

George

*Ô temps ! suspends ton vol et vous, heures propices !
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !
(Lamartine)*

Claire.

Effectivement Maurice Armand est bien rentré de son travail. La preuve : la 204 de couleur crème est stationnée dans l'allée. Je toque à la porte et entre sans me gêner. Ici, j'ai toujours fait comme chez moi. C'était déjà ainsi lorsque j'étais petite. Ces gens-là sont pour moi plus que des amis, ils font partie de ma famille. Maurice nous invite à entrer dans le séjour et nous asseoir autour de la table. Jeanne revient du jardin avec un panier rempli de salades et de radis. Ils nous en proposent et nous acceptons avec plaisir. A peine assis, qu'une tasse de café nous est déjà servie. Je demande à Maurice si ses parents ont connu mes grand-parents avant la guerre, lorsqu'ils sont arrivés au manoir. Maurice Armand se frotte les mains, met un sucre dans la tasse et boit du bout des lèvres un peu de café. Rien qu'à voir sa tête, tout le monde comprend qu'il est trop chaud !

- J'ai pas mal de souvenirs de mon enfance car mes parents m'emmenaient régulièrement au manoir.

- Nous voudrions savoir si au niveau des tableaux, demandé-je, vous vous souvenez de quelque chose de particulier ?

- Les tableaux ? Ils étaient déjà presque tous installés comme ils le sont encore aujourd'hui. Sauf peut-être, mais je ne suis pas sûr, ceux qui étaient dans le bureau n'étaient pas là à l'origine. Ils étaient dans la chambre du premier, celle qu'occupaient tes parents. Je me souviens que ta mère n'appréciait pas certaines peintures. Pour lui faire plaisir ton père en avait accrochées plusieurs dans le bureau et deux ou trois autres dans l'entrée. Elle avait un mauvais pressentiment sur un en particulier, celui que nous appelons « l'homme-corbeau ». Elle en avait horreur. Elle disait toujours qu'il devait porter malheur ! Aucun peintre censé ne pouvait réaliser une abomination pareille.

- Que savez-vous sur le tableau du corbeau, continué-je ? Était-il déjà là lorsque mes grand-parents sont arrivés ?

- C'est bizarre que tu en parles maintenant ! Nous, on s'est toujours demandé pourquoi tes grands-parents avaient gardé une chose aussi horrible ! (Il marque une pause et fronce le front comme si les souvenirs pouvaient s'approcher ainsi plus

facilement de son esprit.) Je sais que ta grand-mère, Marie Hardey, est née au manoir en 1902, peu avant Noël, il me semble. Elle est partie pour l'Angleterre à l'âge de seize ans. Oui, c'est cela, juste après l'Armistice. Mes parents étaient jeunes à cet époque, ils avaient une trentaine d'années ; Marie et ma mère s'entendaient bien et discutaient beaucoup. Mon père m'a aussi parlé de sa mère à elle, Sophie Hardey, ton arrière-grand-mère. Elle était la fille d'un armateur d'origine grec et fiancée depuis peu à un militaire britannique parti à la guerre en Asie ou ailleurs, je ne sais plus. Elle a appris son décès dans la jungle quelques mois plus tard. Son corps n'a jamais été retrouvé. Elle était alors enceinte de Marie. C'était son premier enfant et étant donné son âge avancé - elle avait dépassé les quarante ans - elle préféra le garder. Sa famille était déçue par sa future maternité car à cette époque, c'était mal vu d'avoir un enfant sans père et sans être mariée. Heureusement, sa mère l'aida jusqu'à l'accouchement qui eut lieu, ici, au manoir, où les deux femmes ont vécu recluses les trois derniers mois avant la naissance.

Il fait une pause, remarquant notre intérêt pour son récit. Je regrette de ne pas avoir eu cette discussion avec lui depuis de nombreuses années. Je m'en veux d'avoir attendu vingt-quatre ans pour entendre l'histoire de ma famille. Et je n'ai jamais compté sur mon père ou ma mère pour me la raconter. J'ai souvent questionné Suzanne, mais elle ne connaissait pas ce qui s'était passé avant son arrivée. Maurice m'arrête dans mes pensées :

- Il y a longtemps, j'avais essayé de t'apporter des explications sur les tiens ; mais tu étais jeune, tu ne faisais pas attention à ce genre de choses. Tu ne t'y intéressais même pas !

- Vous vous souvenez, demandé-je, à quel moment, le tableau de l'homme-corbeau est arrivé au manoir ?

- C'était à Noël 1921. Le manoir était encore la résidence d'été des Hardey et personne n'y habitait l'hiver. Ma mère m'en a parlé quelques années plus tard. La famille Mailland occupait l'appartement du père de Paul. Comme sa mère était seule, toute la famille habitait là. Marie, ta mère, était bébé. Alors, un jour, Sophie Hardey est arrivée au manoir avec un colis. C'était un tableau enveloppé dans du papier craft et du carton. Comme le manoir était fermé, mes parents avaient allumé les cheminées. C'est seulement au mois de mai que mon père l'a fixé au mur de la chambre de Sophie au premier étage. Elle avait fait faire beaucoup de travaux de rénovation. Marie et ses

parents ont emménagé pendant l'été 1922. Comme nous étions du même âge, nous jouions ensemble dans ce qui est maintenant ta chambre, Mimie. C'était une époque d'insouciance et (Il s'arrête de parler un instant avant de reprendre le fil de l'histoire) Sophie Hardey, en tant que propriétaire, proposa le manoir au Mailland, juste après les travaux. Tous se sont vite aperçus que cela lui permettait d'avoir une sorte de droit de regard sur l'éducation de sa petite-fille. Elle venait souvent la voir, avec l'accord de ses parents adoptifs. Elle n'avait pas eu d'autres enfants et cette fillette était devenue son seul lien avec sa fille unique. Il fallait se mettre à sa place. Elle aurait tout fait pour son bonheur. Heureusement, elle était tombée sur de braves gens qui l'ont choyée comme leur propre fille.

Une question me turlupine :

- Vous n'avez jamais su pourquoi Marie a été adoptée par un couple français ? Pourquoi pas un couple anglais ? Et aussi pourquoi n'a-t-elle pas été confiée à sa grand-mère qui avait la fortune pour l'élever correctement ?

- Mes parents avaient rencontré Sophie plusieurs fois et ils m'ont dit que la décision venait en réalité de Sophie elle-même le suggérant à une personne très haut placée.

- Comment cette personne a-t-elle su pour Marie ? Pourquoi s'intéresser à sa naissance ?

- Ça, mes parents n'en ont jamais rien su ! Mais Sophie voulait l'écartier de l'Angleterre en l'éloignant. D'après elle, Marie était devenue gênante dans le pays !

- Sophie, mon arrière grand-mère, vous l'avez connue ? Comment était-elle ?

- Je l'ai surtout rencontrée après la guerre. Elle avait déjà plus de quatre-vingts ans. C'était une femme de petite taille, toujours habillée de noir comme l'étaient mes grands-parents à l'époque. Ses yeux étaient bleus et vifs. Son regard me transperçait lorsqu'elle s'adressait à moi. Ses cheveux blancs étaient tirés en arrière ou parfois montés en chignon. J'ai toujours pensé que cette femme avait été belle dans sa jeunesse mais que le chagrin l'avait vieillie prématurément. Elle est morte le 3 novembre 1952. Elle repose maintenant dans le cimetière de Greenwich, dans le caveau familial des Hardey, là où avait été inhumée Marie, sa fille en 1921.

- Vous avez bien connu ma mère, lui demandé-je ?

- Oh oui ! Nous avons le même âge et ...

- De toute façon, coupe Jeanne, tu avais le béguin pour elle !

- C'est vrai, nous nous connaissions tellement que nous ne nous séparions jamais. Nous allions à l'école en ville, main dans la main. Le jeudi après-midi, j'allais la voir au manoir ou bien elle venait chez nous.

Je remarque qu'il a soudain une mine triste qu'il réprime rapidement. Cet homme a été amoureux de ma mère et il ne l'a pas épousée. Je lui demande à brûle-pourpoint :

- Pourquoi ma mère et vous, vous ne vous êtes pas mariés ensemble ?

- J'avais bien l'intention de faire ma demande, mais la première à ne pas être d'accord, c'était Sophie. Elle avait de l'influence sur ses parents adoptifs. Ils rechignèrent à laisser partir leur fille de vingt ans. L'année suivante, pour éviter le STO et comme j'étais à cette époque le chauffeur du maire, je fus enrôlé dans les chantiers de jeunesse. J'ai quitté Aix pendant trois ans. En revenant en 1944, j'ai retrouvé une jolie fille, magnifique, malheureusement fiancée avec un type venant d'on ne sait d'où.

- C'était mon père ?

- Oui, Alan Jordan, ton père. Il était beau gars, plus beau que moi. J'avais l'air d'un paysan à côté de lui. Il avait de la prestance et une belle situation. C'était le patron d'une agence d'import-export. En 1952, en février, je crois, tes parents sont partis trois jours en Angleterre pour le couronnement de la reine Élisabeth. C'était la première fois que ça arrivait. Tu as vécu chez nous pendant leur absence. Nous avons apporté ton lit du manoir et tu dormais dans la même chambre que Babette. Vous étiez marrantes toutes les deux à raconter des histoires à vos poupées. Ce qui m'avait surpris, c'est que cette séparation ne t'avait pas du tout marquée. Au contraire, il a fallu faire des pieds et des mains pour te réinstaller au manoir dès leur retour. Puis, ta mère est devenue silencieuse, troublée même. Elle avait vu ou appris quelque chose qui l'avait tourmentée. Un mois plus tard, nous avons vu débarquer les Norton venant pour assumer leur rôle de « nounou », comme tu nous le disais tout le temps. Ils devaient avoir de bons certificats pour que tes parents les acceptent ainsi !

- Ah bon, dis-je, je ne savais pas que les Norton étaient arrivés en 1952 et que mes parents étaient partis en Angleterre ! Ils ne m'en ont jamais parlé !

- A partir de ce moment, il a embauché ta mère comme secrétaire. Elle se morfondait à la maison pour te garder. Elle aimait vivre dehors, elle aimait la vie. Exactement comme toi, Mimie ! Elle avait horreur de rester chez elle. Dans son travail,

elle se sentait à sa place et elle était heureuse d'être auprès de lui.

- Je n'en ai jamais rien su. En fait, je ne la connaissais même pas !

- Je crois, répond Maurice, que tu ne t'es jamais renseignée sur les gens qui t'entouraient avant ces jours-ci. Maintenant, tu es confrontée à de nombreuses questions !

C'est vrai ce qu'il dit. Comment ai-je fait pour passer à côté de tant d'informations ? Je me suis laissée vivre pendant mon enfance, me sentant protégée, même après le décès de mes parents en 1967. A ce moment-là, âgée de dix-neuf ans, mon seul souci était de savoir le prénom de mon prochain flirt, pas de connaître la vie de mes ancêtres. Je m'en moquais complètement ! Puis en 1968, la Sorbonne, la rencontre avec Jissey, l'amour enfin ! Puis la séparation ! Et mon départ pour l'université de Preston. Je n'ai jamais eu de problèmes financiers. Tout était géré par les Norton. Je me laissais balloter par la vie sans prendre aucune décision. Avec cette histoire de poème, j'ai retrouvé quelque chose que j'avais perdu : le goût de la découverte, le goût de la vie ! C'est ce que ma mère aurait fait à ma place. Décidément, c'est la première fois que je reconnais posséder une de ses qualités. Savoir d'où je viens et ce que ce poème peut signifier ? Je réfléchis un instant, sors un morceau de papier et le présente à Maurice et Jeanne en expliquant l'origine du texte :

- Il provient d'une personne entourant ma mère lors de sa naissance en 1921 ; je voulais vous demander si vous y compreniez quelque chose.

Je pose devant eux le premier poème remis pas Sarah Marco. Maurice met ses lunettes pour lire. Il le parcourt trois fois avant de le donner à Jeanne qui fait de même. Aucune émotion n'apparaît sur leur visage. Maurice donne son avis :

- Je n'y comprends pas rien !

- Moi non plus, dit Jeanne !

- Où l'as-tu trouvé, demande Maurice ?

- Quelqu'un l'a donné à la femme qui a accouché ma grand-mère. Il devait être remis à ma mère avant son départ de l'Angleterre. Mais cette sage-femme était souffrante au moment où ses parents adoptifs sont venus la chercher. Elle détenait une enveloppe fermée et une pochette bariolée qu'elle n'a pas pu leur remettre. Elle les a conservées pendant plusieurs années. Elle avait réussi à les retrouver en France et lorsqu'ils se sont rendus au Maroc, en 1960, leur avion n'a jamais pu atterrir et ils sont morts dans l'accident. Sa fille, après le décès

de sa mère, lors du tremblement de terre d'Agadir, a retrouvé la boîte où étaient cachés ces objets si précieux. Elle a également fait des recherches en Grande-Bretagne et des personnes l'ont mise en rapport avec les Norton, je ne sais pas pourquoi et comment ils ont fait le rapprochement. Suzanne m'a alors remis la lettre de Sarah Marco habitant les Baléares. J'ai retrouvé Jissey pour avoir de l'aide et nous y sommes allés ensemble pour rapporter la pochette et ce poème. Mais, ce n'est pas tout : nous avons trouvé un second message, caché dans le cadre du tableau de l'homme-corbeau. Il y a une similitude entre les deux mais celui-ci semble plus explicite.

- On se souvient de la mort des Mailland, dit Maurice. Ça a été une terrible épreuve dans le quartier. Ils étaient aimés et leur disparition a bouleversé tout le monde. (il marque une pause) Tu veux dire que ce texte t'apporterait des éléments pour connaître la vérité sur ta mère ?

- Exactement ! Voici le second message que nous venons de découvrir, caché dans le cadre du tableau de l'homme-corbeau.

Je lui tends le feuillet. Maurice a conservé ses lunettes sur le nez. Après plusieurs lectures, il donne son avis :

- Alors là ! Je ne comprends rien non plus !

Jeanne est du même avis. Nous ne progresserons pas tant que nous ne connaissons pas la véritable histoire du manoir. Je crois qu'eux ont des souvenirs dont ils n'ont pas conscience.

- C'est drôle, continue Maurice, car moi, ta mère, je lui tenais la main jusqu'à nos dix ans, après, elle ne voulait plus, mais j'avais auprès de moi, une gentille fille dont je me demande l'histoire elle aurait pu avoir ! Nous avons fait tous les deux l'inauguration de l'école, ici, en 1933. Nous sommes allés au certificat ensemble. Sa place était toujours près de la mienne. Dans la classe, nous n'étions séparés que par l'allée. Je me souviens qu'elle me passait en douce ses cahiers pour que je recopie la réponse des exercices. Moi, je n'y comprenais pas grand chose. Mais elle, paraissait plus savante que moi.

Nous respectons un instant de silence, soudain rompu par une interrogation de Jissey :

- Je pense que tout cela concerne ses origines. Je suis persuadé que ces poèmes pourraient nous apporter au moins le nom de son père. Car de lui, Claire ne sait rien. Sur l'acte de naissance, seul le nom de Marie Hardey, sa mère, est inscrit. Elle avait sûrement un père. Et je pense de plus en plus que c'était un homme connu qui n'a pas pu assumer sa paternité. Peut-être était-il un personnage haut placé comme vous le

disiez tout à l'heure, Maurice ? Ou tout simplement, une représentation de l'homme-corbeau ?

Un silence pesant se fait autour de la table. Jissey poursuit son raisonnement :

- Nous avons décortiqué ces messages dans tous les sens. Rien n'en ressort de concret. On fait sans cesse des suppositions mais on voit bien qu'elles ne tiennent pas debout. Ils n'ont peut-être pas de sens caché. L'énigme à résoudre ne se trouve probablement pas dans les lignes elles-mêmes, mais dans un autre sens. On peut compter le nombre de pieds dans les strophes, ou le nombre de mots ou lire les phrases de droite à gauche ou de commencer par le bas. Nous avons tout essayé, rien ne colle !

Je me lève pour prendre congé. Jissey fait de même. Je viens d'apprendre plus de choses en une heure que pendant les vingt-quatre années de ma vie. C'est par eux que j'aurais dû commencer, leur demander de raconter l'histoire du manoir. Il a fait partie de leur vie, il l'ont côtoyé, l'ont chouchouté, l'ont banni certains jours, mais il a toujours été là, fier, avec son secret enfoui au fond de ses murs, tel un bijou caché dans un écrin.

J'ai une idée pour cet après-midi. Je vais faire découvrir à Jissey un endroit merveilleux.

Je ne vais pas rester enfermée avec un si beau soleil !

* * * *